

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vo. 10

MONTREAL, VENDREDI, 15 JANVIER 1847.

No. 4.

LETTRE PASTORALE DE MGR. DE LANGRES.

De la nécessité d'introduire dans les classes de littérature l'étude des grands écrivains latins et grecs que le christianisme a produits

§ II.

SUITE ET FIN.

Etablissons d'abord, Messieurs, que s'il fallait choisir, entre les intérêts de la foi et ceux du goût, les premiers devraient incontestablement l'emporter dans nos âges chrétiens et sacerdotales. Mais on va voir que nous n'aurons à faire aucun sacrifice de ce genre.

Remarquons ensuite que cette accusation de mauvais goût, formulée sans exception contre le style des Docteurs et des Pères de l'Eglise, ne date que de l'époque où l'on entra dans la voie que nous déplorons, époque où l'on concentra toutes les études littéraires sur les productions du paganisme. Personne jusque-là n'eût osé concevoir et surtout n'eût osé mettre au jour un tel jugement.

Observons enfin que ceux qui ont ainsi jugé les grands écrivains du christianisme ont jugé, blâmé, condamné aussi sévèrement tous les arts tels que le christianisme les avait modifiés conformément à ses principes, à ses mœurs, à ses pratiques saintes. Aujourd'hui l'opinion de tout ce qu'il y a d'éclairé en France infirme ou casse leur jugement sur ce dernier point: elle déclare, par exemple, que notre chant liturgique, loin d'être coupable de mauvais goût, est, au contraire, le vrai langage de l'Eglise ionant et priant la divine Majesté. Elle proclame que nos vieilles cathédrales, loin d'être des œuvres de mauvais goût, sont des prodiges d'intelligence, de talent et de génie. Or, puisque ces mêmes hommes, dans une accusation identiquement semblable, se sont si grossièrement trompés en ce qui concerne l'art chrétien, n'est-il pas très possible, n'est-il pas même très présumable que, en ce qui concerne la littérature chrétienne, ils soient tombés dans quelques erreurs plus ou moins importantes? Voyons donc s'il n'en faudrait pas être ainsi?

Tout catholique sait que le christianisme a renouvelé, réformé, régénéré totalement sur la terre le monde moral. Cette réforme s'est faite en répandant parmi les hommes des idées généralement méconnues ou même tout-à-fait ignorées surtout chez les païens. C'était une lumière nouvelle, un ordre de conception et de sentiment nouveau enfin, comme le dit saint Paul, toutes choses nouvelles pour de nouvelles créatures.

Il est évident que pour rendre ces idées nouvelles il a fallu de nouvelles expressions, et que pour tout cet ensemble de nouveaux aperçus intellectuels et moraux, il a fallu tout un nouveau langage.

Alors, qu'a fait le christianisme? Il a pris les idiômes en usage dans le monde; il a pris surtout le grec et le latin comme étant les plus répandus; et il les a transformés à son usage. Il n'a pas ou presque pas créé de nouveaux mots, parce que c'eût été un obstacle à l'intelligence des peuples; mais il a donné à tous les mots dont il avait besoin, un sens qu'on ne leur avait pas attribué jusque-là, un sens comparativement plus riche, plus élevé, plus parfait. Qui oserait dire, par exemple, que les mots *redemptio*, *justificatio*, *gratia*, *caritas*, *humilitas*, *conscientia*, etc., n'ont pas dans saint Paul une signification plus haute et en même temps plus positive, plus satisfaisante que dans Cicéron ou dans Quintilien, ou dans tout auteur du siècle d'Auguste, qui les aurait employés? Et qui oserait dire ensuite que, par cette acception nouvelle et vraiment divine de mots anciens, le christianisme a fait dégénérer la langue de l'ancienne Rome! Et cependant, combien de fois ne l'a-t-on pas dit? Combien de fois n'a-t-on pas enseigné à de jeunes chrétiens que tel mot pris dans tel sens était d'une basse latinité uniquement et précisément parce qu'il appartenait et devait appartenir à la latinité chrétienne?

Or, il en est des langues comme des sociétés: tout finit par y subir l'influence des idées principales qui les dominent. Les mots les plus importants, ceux qui devaient désormais faire le fond du discours, ayant reçu une signification nouvelle, il en résulta naturellement quelque modification dans la forme et la contexture des phrases, comme dans tout l'ensemble du langage. Mais en quoi ces modifications, quand on y respecte toutes les règles grammaticales, seraient-elles l'œuvre d'un goût dépravé?

Comment! on accorde sans réclamation à chaque auteur éminent le droit d'avoir sa manière d'écrire, et on ne l'accorde pas à l'Eglise de Dieu! Est-ce que la phrase de Tite-Live ne diffère pas sensiblement de celle de Tacite? Est-ce que la poésie d'Horace n'a pas une physionomie bien différente de celle de Virgile! Qui a jamais pensé à taxer l'un de

mauvais goût uniquement par sa comparaison avec l'autre? Et cependant n'est-ce pas là ce que l'on a fait dans la réprobation absolue et collective des Tertullien, des Cyprien, des Lactance, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, etc., puis des Grégoire de Nazianze, des Basile, des Chrysostôme, etc.? On a cherché dans les uns la phrase cicéronienne, et on ne l'a pas trouvée; dans les autres formes de Démosthène, et on ne les a pas trouvées non plus; et sur cela seul, on a conclu que ces auteurs étaient d'un goût dégénéré, sans se demander si, dans leur manière spéciale d'écrire, ils ne renfermaient pas des beautés tout-à-fait pures et d'un ordre supérieur? Mais depuis quand le genre d'un écrivain fait-il loi absolue en littérature? On donne à étudier en même temps plusieurs auteurs païens, quoique de genres très divers: pourquoi cela, sinon pour que le goût se forme et que chaque talent naissant se détermine précisément par cette comparaison? Quel est donc l'esprit de mensonge qui n'a pas voulu que depuis trois cents ans on suivit, en ce qui concerne les écrivains de la sainte Eglise, ces règles si générales et si naturelles?

Messieurs, on croirait laisser une lacune énorme dans l'enseignement de la littérature si par exemple on en excluait Cicéron, quoiqu'on y expliquât Tite-Live: eh bien! nous ne craignons pas de dire qu'on y a fait, même au point de vue de la science littéraire, une lacune beaucoup plus large encore, en excluant tout-à-fait des études classiques les écrivains latins et grecs du christianisme.

Certes, nous ne chercherons pas à rabaisser la gloire de l'orateur romain, et, malgré notre peu d'estime pour ses lumières philosophiques aussi bien que pour son caractère personnel, nous lui reconnaitrons très-volontiers le sceptre de l'éloquence latine.

Cependant, après tout, qu'est-ce que sa parole a produit dans ce monde? Elle a fait un peu de bruit de son vivant, puis elle a contribué pour sa part à former quelques écrivains dans le cours des siècles.

Mais qu'est-ce que ce résultat peut avoir de comparable aux grands et merveilleux effets opérés sur le genre humain par la langue latine de l'Eglise? Qui ne sait qu'elle y a régné seule en Occident pendant près de quinze siècles? que seule elle y a renversé toutes les idoles, foudroyé toutes les erreurs, civilisé tous les peuples, fondé toutes les institutions? Qui ne sait que c'est dans cette langue qu'ont été rédigées en Occident toutes les bulles de tous les Papes, tous les actes de tous les conciles, toutes les formules de toutes les liturgies catholiques, et de plus, des milliers de lois civiles, de capitulaires, d'ordonnances, de décrets en matière toute profane, et que, encore une fois, cet immense empire de la même langue toujours parlée et toujours écrite a duré le quart des siècles écoulés depuis l'origine du monde!

Sans doute tous ceux qui en ont fait usage pendant cette longue période, ne l'ont pas parlée purement: chacun sait qu'il y a de mauvais auteurs dans toutes les langues: mais est-il possible de méconnaître que cette langue de l'Eglise, si féconde en prodigieux et bien-faisants effets, a eu, comme les autres, ses beaux siècles, et que dans ces siècles brillent d'admirables écrivains, et que dans ces écrivains se trouvent surtout certains passages qui surpassent pour tout chrétien, et qui égalent au moins pour tout homme de goût, les plus magnifiques morceaux des auteurs du paganisme?

Nous disons donc que n'avoir pas expliqué ces grands et saints auteurs, que n'avoir pas connu par leurs écrits le caractère et le génie de ces beaux siècles, que n'avoir pas, enfin, étudié la langue du Latium dans la modification merveilleuse et dans les richesses incomparables qu'est venu lui apporter le christianisme, c'est ne la connaître qu'imparfaitement.

C'est, de plus, s'exposer à tomber soi-même dans le mauvais goût quand on veut s'en servir.

Les peuples modernes vivent d'idées chrétiennes, ils en vivent, quoi qu'ils fassent. Les hommes mêmes qui sont assez malheureux pour blasphémer les mystères et pour enfreindre habituellement les devoirs du christianisme, respirent cependant son atmosphère et vivent de son esprit. Ainsi, quand nous pensons à la vertu, à l'innocence, à la conscience, à la Providence, à la religion, etc., ce n'est jamais à la manière des païens; c'est toujours, même à notre insu, avec les lumières qui nous viennent ou directement ou indirectement de la révélation chrétienne.

Or, nous avons vu, et c'est d'ailleurs une vérité de toute évidence, que les idées de la foi ne peuvent se rendre exactement dans une langue venue toute entière du paganisme. Lors donc que l'on veut tenir exclusivement à cette forme de langage païen, il arrive ou que la forme emporte le fond, et